

**Zeitschrift:** Domaine public  
**Herausgeber:** Domaine public  
**Band:** 32 (1995)  
**Heft:** 1200

**Buchbesprechung:** Demi-sang suisse [Jacques-Étienne Bovard]

**Autor:** Dubuis, Catherine

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 12.05.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Cheval, quand tu nous tiens!

### RÉFÉRENCES

Jacques-Etienne Bovard,  
*Demi-sang suisse*,  
B. Campiche éditeur,  
Yvonand, 1994.

Jacques-Etienne Bovard,  
*La Griffe*, B. Campiche  
éditeur, Yvonand, 1992.

(cd) Dans son second roman, Jacques-Etienne Bovard confirme les promesses du premier: narration énergique, aptitude à conduire une intrigue qui ménage les instants de suspense, création de personnages dont certains existent très fort sur le plan romanesque.

Un monde clos, un petit nombre de personnages bien typés, une intrigue qui emprunte largement aux ressorts du roman policier, tels sont quelques-uns des ingrédients de *Demi-sang suisse*, un livre qui se lit de bout en bout avec plaisir et, pour les dernières pages, avec passion.

Un ancien «ficheur» de la Police vaudoise de Sûreté, mis sur la touche par l'affaire que l'on sait, et récupéré comme inspecteur principal adjoint, est dépêché pour enquêter incognito, dans un manège du Jorat, sur la mort d'un notaire, trouvé assommé dans le lit de la Mentue, après une chute de cheval. Abt, promu taupe de service, se présente au maître écuyer sous sa véritable identité et demande à apprendre à monter à cheval. De manière surprenante, cet homme un peu avachi de 55 ans possède des aptitudes certaines à l'équitation. Bocion, le patron des lieux, le prend en amitié et lui vend Atlas, le cheval du défunt notaire.

A partir de là, le lecteur assiste, parallèlement à l'enquête, à la réhabilitation morale, spirituelle, affective et physique du héros, sous le double signe du cheval et du renard. Le cheval rend Abt à lui-même, le réconcilie avec les deux parties de son être, déchirées par la perte de sa dignité. Réconciliation symbolisée par la figure du Centaure, titre de la quatrième partie du livre. Le renard met Abt en relation avec le monde, rétablit le contact perdu entre le dehors et le dedans. Seconde réconciliation, qui fera d'Abt, à la fin du roman, un homme réunifié. De la Taupe (première partie du livre) au Centaure, en passant par le Renard, tel est l'itinéraire intérieur que retrace le roman. Quant à la Hyène (troisième partie), elle renvoie au contenu politique, que je laisse découvrir au lecteur.

J'abordais le livre de Bovard avec une certaine crainte: connaissant de longue date le milieu où se situe le récit, je craignais le choc de deux réalités, celle de mon expérience et celle de l'univers romanesque. Or, même si la rapidité de l'initiation d'Abt tient un peu du rêve et que le maître Bocion possède une finesse qui renvoie plus à l'artiste dont il porte le nom qu'à un homme de cheval, tout est juste dans le ton et les détails. Qualité de la relation au cheval, bonheur des galops dans la neige, découverte émerveillée des féeries forestières, jusqu'aux «mamis-carottes», dans lesquelles je me suis instantanément reconnue. ■

## Ciel d'orage sur l'Intercity

(jg) Berne-Lausanne, l'Intercity de 17h18, jeudi 26 janvier. Dans les voitures de première classe, remplies d'hommes d'affaires et de cadres en costume trois pièces, tout n'est qu'ordre, calme et confort. La nuit est tombée sur la campagne, le train file, soudain... Crac! grand bruit sur le toit, éclair bleu, obscurité, freinage d'urgence, retour de la lumière, grand silence.

Le contrôleur ouvre une porte. Au premier plan, un brouillard de grêlons de neige et de pluie. Au second plan, un câble électrique pendouille mollement à 2 mètres du sol. Manifestement, il ne devrait pas être là. Au troisième plan, un petit sapin gît sur la voie d'à côté. Quelques instants plus tard, le contrôleur explique *auf deutsch* qu'un *Bäumeli* est tombé sur le wagon et qu'il ne sait pas du tout combien de temps va durer l'arrêt. Mouvements dans le wagon

Les deux ou trois possesseurs de Natel deviennent vite les personnages les plus importants parmi les voyageurs. Aux demandes d'utilisation de leur appareil, ils ne peuvent que répondre oui, et se sentent obligés de dire non lorsque le solliciteur propose de payer la conversation. Après le 7<sup>ème</sup> ou le 8<sup>ème</sup> appel, un *Natelman* replace avec une ostentation soigneuse et sans réplique son engin dans sa serviette.

Chacun s'installe avec ses livres et ses journaux. Le bruit d'un bouchon indique que les quatre Valaisans installés juste derrière moi ont décidé de jouer aux Valaisans. Après une heure trente d'attente, il n'y a plus que la lumière qui fonctionne; une jeune femme se présente devant la porte qui ne s'ouvre pas. «Il faut sauter», dit l'un des Valaisans. La voilà qui saute. «Plus haut!» ajoute le même et la dame d'obéir derechef. Une franche autocritique oblige le rédacteur de *DP* à avouer sa participation au fou rire libérateur qui s'ensuit.

Une heure plus tard, martèlement de pas sur le toit. «Ces deuxième classe sont bien bruyantes», lance l'un des Valaisans de service. Re fou rire tout aussi *politically incorrect*. Encore deux heures et la loco diesel arrive de Lausanne.

Toutes les lumières s'éteignent et le train repart lentement, avec l'impression que le plancher du wagon se soulève à chaque tour de roue. «Y a un essieu qui est maillé», clame une voix dans l'obscurité. Silence oppressant, la sensation bizarre disparaît et l'électricité revient. Là, vous n'allez pas me croire, pourtant je vous jure que c'est vrai. Mes yeux tombent sur la revue que lisait la personne assise devant moi. Le titre de l'article que je regarde sans le vouloir: *L'angoisse et son traitement...* ■